

## Margaret Owen, née Porter – 43 ans – Veuve aventurière

*Ce soir je commence une nouvelle vie...*

*Abandonner l'ancienne ne fut pas une décision facile à prendre. Mais les événements récents m'ont confortée dans l'idée qu'il ne faut pas, à mon âge, laisser une de mes dernières chances d'avoir une vie excitante...*

*Pourtant, rien ne me prédisposait à quitter mon Angleterre natale. Fille d'une bonne famille londonienne – mon père, **Milton Porter**, avait fait fortune dans le textile à la fin du siècle précédent – je fus mariée très jeune au fils aîné de **Clive Owen**, un associé de mon père. À première vue, ce mariage arrangé avait toutes les chances d'être similaire à celui des autres jeunes filles de ma condition : long et ennuyeux. Mais il faut croire qu'en choisissant pour moi **Rupert**, père avait vu juste. Je fus immédiatement conquise ! Rupert était séduisant, drôle, moderne... Je ne m'ennuyais jamais avec lui et il savait prendre soin de moi. Avec lui, je vivais une aventure permanente. Il faut dire que Rupert était un génie ! Un vrai ! Il avait refusé de prendre la succession de son père, laissant cette tâche à son frère cadet, et s'était lancé dans sa seule véritable passion : les inventions. Rupert était un esprit fertile, le cerveau constamment en ébullition et toujours en avance sur son temps. Loin de me laisser de côté, il me faisait participer à ses travaux bien que je n'y comprenais pas toujours grand chose. J'étais toujours sa première critique et son premier cobaye. Comme j'ai pu m'amuser pendant ces années-là ! Rupert voulait que sa science soit mise au service de l'humanité. Son enthousiasme et sa ténacité ne s'altéraient jamais, malgré les difficultés financières et le peu de reconnaissance qu'avaient ses contemporains pour ses travaux... Ils lui doivent pourtant des inventions spectaculaires : le siphon à coulisse, le moteur à betterave, la planche-laveuse, l'Owenomobile, etc.*

*Malheureusement, le destin de notre mariage bascula il y a quatre ans. Rupert avait été très impressionné par l'exploit de Lindbergh et sa traversée de l'Atlantique en avion. Cela l'avait inspiré pour se lancer dans la construction d'un triplan révolutionnaire. Comme à son habitude, Rupert se donna corps et âme à son projet. Les premiers essais de sa machine étaient concluants et Rupert voulut mettre à l'épreuve son invention en se donnant pour objectif la traversée de la Manche. Selon ses calculs, il aurait dû mettre trois heures pour rallier le sud de l'Angleterre à une petite ville française appelée Étretat. Il me chargea de préparer son arrivée en France, moi qui avais appris le Français dans ma jeunesse. Rupert m'accompagna jusqu'au port pour prendre le bateau. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Il était optimiste... Avant le départ, il me fit un drôle de cadeau : il m'offrit un pistolet qu'il tenait de son grand-père. Il me dit qu'une femme qui voyageait seule devait pouvoir se défendre. Tout mon Rupert ça...*

*Il a disparu en mer le 27 avril 1928. Les dernières personnes à l'avoir vu vivant disent qu'il s'est élancé sur son invention d'une falaise proche de Portsmouth et que le départ s'était bien déroulé. De mon côté de la Manche, j'avais pris mes quartiers dans une petite pension de famille proche d'Étretat, tenue par une brave dame nommée **Germaine Pillon** : la Pension Saint-Sauveur. Espérant que mon époux avait pris du retard ou avait atterri loin d'Étretat et qu'il allait réapparaître, je m'installai dans la pension. J'y occupai la chambre 8 avec vue sur le jardin. Je ne l'ai pas quittée depuis. J'ai attendu Rupert pendant des jours et des jours, guettant l'horizon, espérant le voir arriver chevauchant sa machine et triomphant une nouvelle fois des difficultés. Mais rien. Il n'apparut jamais et je dus me résoudre à imaginer le pire. Comme il est difficile de faire son deuil lorsque le doute vous ronge...*

*Les pensionnaires de Madame Pillon m'ont bien aidée à surmonter mon veuvage. Ils sont tous très gentils et ont le cœur sur la main. Ils eurent l'occasion de le prouver avec les soucis de la petite Louise. **Louise Bazin** travaillait comme blanchisseuse pour la pension Saint-Sauveur. Elle n'avait pas eu ma chance dans le mariage : elle avait épousé un soudard qui passait son temps au bistrot, ne rentrant que pour battre sa femme. Nous voyions bien que la pauvre enfant essayait de dissimuler les bleus que son mari lui faisait. Et son regard était si triste...*

Un soir de janvier 1932, tout bascula. Louise, une nouvelle fois violentée, vint se réfugier dans la pension. Madame Pillon, un cœur d'or, l'accueillit très gentiment en lui offrant une de ses succulentes tisanes. Elle l'installa dans **la chambre 3** et nous essayâmes tous de la réconforter par de douces paroles. Elle s'endormit rapidement. Un peu plus tard dans la nuit, nous fûmes réveillés par des coups violents frappés à la porte de la pension. C'était **Léopold, le mari de Louise**. Il hurlait des grossièretés. Madame Pillon refusait de lui ouvrir. Tous les pensionnaires, **le comptable Édouard Lefèvre, l'écrivain, Albert Duchemin, l'artiste Firmin Taupier et le mystérieux André Pinson** étaient descendus dans l'entrée. Solidaires, nous demandions à Léopold de rentrer chez lui. Malheureusement, Louise se réveilla également. Elle descendit et nous demanda d'ouvrir à Léopold : c'était son affaire et elle allait régler ça. Madame Pillon obtempéra. Léopold puait l'alcool et il nous insulta. Les deux époux s'enfermèrent dans la chambre 3. Le ton monta rapidement et il y eut des échanges de coups. Puis des bruits de lutte. Nous nous massâmes dans le couloir pour essayer d'intervenir. Soudain, nous entendîmes un cri puis un grand silence. Madame Pillon utilisa son passe pour ouvrir la porte et le spectacle que nous découvrîmes nous horrifia. Léopold Bazin gisait sur le lit dans une mare de sang, deux aiguilles à tricoter plantées dans le corps. Louise sanglotait à côté de lui, sous le choc.

Madame Pillon, femme de ressources, fit sortir Louise de la chambre et lui concocta une tisane pour l'apaiser pendant que nous installions la petite dans une autre chambre. Elle s'y endormit. Nous étions tous sous le choc ! Que fallait-il faire ? Prévenir la police ? La petite risquait la guillotine... Après une longue discussion, nous décidâmes de couvrir son meurtre. Tous les pensionnaires étaient d'accord. La malheureuse avait tant souffert à cause de son mari qu'elle méritait bien un peu de bonheur. **Monsieur Pillon, le fils muet** de Madame Pillon, fit disparaître le corps et nous prêtâmes serment de ne rien dire du passage de Léopold à la pension. Louise rentra chez elle comme si de rien n'était et déclara la disparition de son mari aux gendarmes. Ils enquêtèrent, sous la direction du **Sergent Boitard**, un vieux gendarme proche de la retraite qui passe de temps à autre discuter et boire un verre à la pension. Ils finirent par trouver le vélodrome du malheureux au pied d'une falaise, loin de la pension, là où Monsieur Pillon l'avait discrètement déposé... Ils conclurent à un accident. Plus tard, Louise vendit sa maison, épongea les dettes de son mari et prit une chambre à la pension. **La chambre 10**. Aujourd'hui encore, elle s'occupe de notre linge.

Après ce tragique épisode, la vie aurait pu reprendre son cours normal dans la pension, les jours monotones succédant aux jours monotones. Mais bien au contraire, un événement inattendu vint radicalement changer les choses.

L'homme par qui le changement est arrivé s'appelle André Pinson. Un mois après la mort de Léopold, il est venu tuer un individu dans la pension de Madame Pillon. Monsieur Pinson est un truand, un vrai ! Quand Louise avait tué Léopold, il était à la pension pour se faire oublier, « en planque », comme il dit. Comme nous, il avait prêté serment de ne rien dire du meurtre. Mais depuis cette triste soirée, il était rentré à Paris et avait repris du service. Pour revenir à la pension, il avait choisi un jour de semaine où seuls les pensionnaires présents lors de la mort de Léopold étaient là.

Ce jour-là, il arriva accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années, sa future victime. Sans doute un truand lui aussi. Le soir, nous entendîmes un grand cri ! Comme un râle d'animal blessé... Cela venait de **la chambre 4**, celle de Monsieur Pinson. Nous nous retrouvâmes tous devant sa porte comme le mois précédent devant celle de Louise. Madame Pillon demanda si tout allait bien. La porte s'ouvrit. Monsieur Pinson nettoyait nonchalamment un rasoir ensanglanté. Derrière lui, on pouvait voir le cadavre de sa victime. Il s'excusa du dérangement et il se déclara prêt à payer pour les dégâts. Tout le monde semblait avoir perdu sa langue face à cet événement inattendu. Au bout d'un moment, Madame Pillon demanda comment il comptait s'y prendre. À la stupéfaction générale, il nous proposa un marché intéressant : grâce à ses connaissances, il pouvait trouver des candidats au meurtre, des gens qui rêvent de se débarrasser de leur meilleur ennemi, discrètement et sans risques. Son idée était de les amener à la pension, de les y tuer et de partager les bénéfices. En gage de confiance, il nous proposa de partager le contrat qu'il venait de réaliser ! Il ouvrit une mallette bourrée de billets, **50 000 francs** d'après lui.

J'étais toute excitée ! Monsieur Pinson est un véritable gangster ! Comme dans les livres ! J'ai tout de suite été de ceux qui voulaient accepter le deal. Ma vie morne de veuve explorée allait prendre une tournure passionnante. Des gangsters, des meurtres, de l'argent, de l'aventure ! J'étais sûre que Rupert

aurait apprécié ! La discussion prit toute la nuit, mais tout le monde finit par être convaincu qu'on ne pouvait pas refuser une telle offre. Firmin fut le plus dur à convaincre.

Firmin est un jeune artiste. Un peintre et un photographe. Il est beau et plein de charme. À cette époque, il commençait à me faire la cour. Il me proposait souvent de me peindre ou de me prendre en photographie. Ses séances étaient assez troublantes, tout ce silence malgré une certaine intimité... Je dois bien avouer que très vite j'eus le béguin pour lui. Mais que je voulais qu'il soit plus audacieux. Plus aventureux. Je lui avais dit lors d'une de nos nombreuses balades au bord des falaises que je ne souhaitais pas vivre comme madame tout le monde et que s'il voulait que je cède à ses avances, il fallait que la vie qu'il me propose soit excitante. Firmin n'a pas l'âme d'un voyou, mais il finit cependant par se ranger derrière un argument de poids – je crois plutôt qu'il a accepté pour me plaire – les meurtres dont Monsieur Pinson voulait s'occuper auraient de toute façon lieu ailleurs, même si nous refusions. En tout cas, pourquoi laisser passer une telle aubaine de s'amuser et de s'enrichir ?

Nous acceptâmes donc le marché d'André Pinson, ce que nous appelons maintenant la petite affaire.

Plusieurs meurtres eurent lieu à la pension et nous touchâmes toujours notre part du marché. Une belle somme je dois dire ! Je touche **5 000 francs** par meurtre, comme les autres, mis à part les Pillon, mère et fils, qui touchent ensemble **25 000 francs** car les meurtres se passent sous leur toit. Monsieur Pinson a mis en place le mode opératoire. À chaque fois, l'un d'entre nous doit participer à l'exécution. Les autres doivent rester le plus discret possible et finalement, nous ne savons pas grand-chose des victimes ni des meurtriers. Monsieur Pinson a insisté pour que nous en sachions le moins possible, pour que l'affaire soit la plus sûre possible. Depuis le premier meurtre, il règne à la pension une ambiance passionnante faite de non-dits et d'allusions à la petite affaire. J'ai essayé d'en savoir le plus possible avant que vienne mon tour...

### **La petite affaire...**

📅 **Fin mai 1932.** Monsieur Albert se proposa spontanément pour aider monsieur Pinson. Il m'a coupé l'herbe sous le pied ! Moi qui voulais être la première à entrer dans la petite affaire ! A priori, Monsieur Albert eut des difficultés car, enfermés dans nos chambres, nous entendîmes des cris et des bruits de lutte. Mais il y est arrivé. Louise m'a dit quelques jours plus tard qu'elle avait dû laver des draps tachés de sang et que cela n'était pas beau à voir. La victime criait en Italien, sans doute un bandit lui aussi...

📅 **Juin 1932.** Monsieur Pinson nous imposa d'accueillir à la pension **Constance Lisieux**, une ancienne prostituée qui servira de rabat-teuse pour les futurs clients. J'avoue avoir été choquée par cette proposition. On peut avoir une activité criminelle sans faire dans la vulgarité. Et cette Constance en est l'incarnation ! Mais Monsieur Pinson ne nous a pas laissé le choix : c'était elle ou la fin de la petite affaire. Alors il a bien fallu se résoudre. Constance est venue vivre définitivement à la pension, dans la chambre 12. Je ne lui parle que lorsque cela est nécessaire. C'est-à-dire assez rarement.

📅 **Fin juillet 1932.** Monsieur Albert se proposa encore. J'allais m'y opposer pour demander mon tour mais madame Pillon me prit de court en proposant ses services en arguant qu'elle ferait un travail plus propre que monsieur Albert. Je me tus, laissant la préséance à la maîtresse des lieux. La victime rabattue par cette catin de Constance avait l'air d'un homme de bonne famille. Contrairement au premier meurtre, il n'y eut ni bruit, ni cri. Effectivement, madame Pillon avait réussi à faire cela très discrètement.

📅 **Quelques jours après,** je surpris la petite Louise dans la lingerie essayant de mettre fin à ses jours en se pendant à une poutre. J'intervins à temps avant qu'elle ne commette l'irréparable. Elle me répétait en pleurant : « Il faut que cela s'arrête, il faut que cela s'arrête. » Six mois après, la petite était encore sous le choc de la mort de Léopold. Je fis de mon mieux pour la reconforter en lui expliquant que la vie recelait nombre d'imprévus qui la rendaient palpitante et qu'à son âge, elle avait encore de nombreuses aventures à vivre. Avec peine, je lui parlai de Rupert et de comment j'avais remonté la pente depuis sa disparition. Je décidai aussi de la surveiller discrètement afin qu'elle ne recommence pas une telle bêtise.

🔪 **Septembre 1932.** Madame Pillon nous annonça l'arrivée de **mademoiselle Émilie** dans la pension. C'est sa petite-fille. Elle a 18 ans et ses parents venaient de mourir récemment. Madame Pillon nous demanda expressément de lui taire « la petite affaire ». Monsieur Pillon lui aménagea une cabane dans le jardin, afin de la tenir à l'écart. Je ne sais comment Madame Pillon a réussi à convaincre Monsieur Pinson d'accepter cette situation délicate, mais elle y est arrivée pour le plus grand bien de la petite affaire.

🔪 **Novembre 1932.** Cette fois-ci, c'était mon tour ! Je ne laissai le soin à personne de prendre ma place. J'étais toute excitée. Pendant la réunion préparatoire, je sortis devant tout le monde le pistolet que Rupert m'avait offert la dernière fois que je l'avais vu. Tous eurent l'air surpris et je ne leur avouai pas la provenance de mon arme, pour entretenir le mystère. Cela parut convaincre Pinson, qui accepta mon aide. La tradition qui s'était instaurée durant la petite affaire voulait que le jour J, le pensionnaire retenu boive un verre dans la chambre de Monsieur Pinson afin de discuter des derniers détails. Je fus surprise par le calme qui se dégageait du truand et qui contrastait avec mon excitation. Je lui soumis un vœu cher : savoir la raison pour laquelle je tuais, pour pouvoir l'expliquer à la victime avant de tirer. D'autant que je l'avais croisée l'après-midi et qu'il s'agissait, pour la première fois, d'une femme. Monsieur Pinson accepta et me raconta tout, en taisant simplement le nom du commanditaire et le nom de famille de la victime, qui se prénommaient **Thérèse**. Il s'agissait d'une bonne, parisienne, engrossée par son patron qui voulait désormais se débarrasser d'elle. Il lui avait fait croire qu'il la rejoindrait après avoir quitté sa femme pour elle et lui avait demandé de l'attendre à la pension. Comment pouvait-on être aussi cruche et croire à un tel mensonge ? Cela serait un soulagement pour l'humanité de se débarrasser d'une telle idiote. L'affaire fut rondement menée. Monsieur Pillon nous prêta main forte. Les deux hommes pénétrèrent dans la chambre de la fille pendant son sommeil et la maîtrisèrent sans difficultés. Ils la firent s'asseoir sur une chaise. La boniche ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Je pris soin de tout lui expliquer : qui voulait sa mort et pourquoi, en lui faisant face et en la menaçant du pistolet. Elle se mit à pleurer sans chercher à s'enfuir. Une sotte ! Qui accepte sa condition comme un animal qui va à l'abattoir ? Elle ne méritait pas de vivre. Se faire engrosser par son patron, quel manque d'imagination ! Monsieur Pinson me fit un geste pour que j'abrège mon discours. La petite me supplia. Mais je n'en avais cure. Je lui tirai trois balles dans le corps. Elle s'effondra comme une poupée. Monsieur Pillon et Monsieur Pinson la mirent dans une couverture. C'était fini. Je rentrai dans ma chambre, mon devoir accompli. Tout compte fait, la vie ce n'est pas grand chose et tuer quelqu'un encore moins. Raison de plus pour en profiter et ne pas accepter son sort comme cette greluche ! Je m'allongeai sur mon lit, je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis la disparition de Rupert... Si Firmin pouvait me faire vivre de telles émotions, je me donnerais à lui corps et âme...

🔪 **Février 1933.** Encore une victime rabattue par cette garce de Constance. Cette fois, il y eut une innovation : le commanditaire était présent. Nous le croisâmes le lendemain du meurtre, un homme élégant avec un fort accent russe. Il ne restait que deux pensionnaires à ne pas avoir participé à un meurtre : Monsieur Édouard et Firmin. Aucun n'avait très envie de s'exécuter. Monsieur Pinson demanda à Firmin qui refusa malgré mes encouragements. Ils se disputèrent mais finalement Monsieur Édouard dit qu'il le ferait. Il me demanda mon revolver, mais il en était hors de question. Un peu d'imagination, que diable ! Finalement, je crois qu'il a utilisé le fusil de chasse de la pension. Un coup de feu résonna peu après minuit. Une affaire sans difficultés.

🔪 **Précisions sur le déroulement d'une affaire.** André Pinson fait généralement une visite préparatoire pendant laquelle nous décidons de qui sera l'exécutant. Les victimes arrivent par divers moyens : seul, avec Constance, avec Pinson, ça dépend. Ils s'installent dans **la chambre 3**. Le soir de l'affaire, Germaine Pillon ferme la pension à clef à 21h, un peu plus tôt que d'habitude. Pinson entre à la pension après ce couvre-feu. Il arrive généralement à la gare de Fécamp et Bernard va le chercher en automobile. Pinson invite l'exécutant à boire un verre dans sa chambre, **la numéro 4**, pour régler les derniers détails. Les autres pensionnaires doivent impérativement rester dans leur chambre toute la nuit. Bernard assiste toujours Pinson et l'exécutant, et c'est lui qui se débarrasse des corps. Le lendemain matin, un petit déjeuner spécial est préparé, avant l'aube. Sept couverts sont mis, six d'entre eux pour les habitués de la pension (Albert, Constance, Édouard, Firmin, Louise et moi) le septième pour Pinson. Germaine et Bernard Pillon restent debout. Émilie Pillon n'est bien entendu pas là. Pinson ouvre une mallette noire. Édouard vérifie qu'elle

contient bien **50 000 francs** et partage l'argent (**25 000** pour les Pillon, **5 000** pour les permanents, rien pour Constance que Pinson doit payer séparément pour le rabattage). Chacun remonte se coucher pendant que Germaine et Louise rangent le petit déjeuner. Germaine fait également disparaître la page du registre qui porte le nom de la victime. Quand Émilie entre à la pension, tout ressemble à un matin ordinaire...

## **La soirée**

Nous sommes le 7 avril 1933. Ce soir, un septième meurtre aura lieu dans la pension. Hier, la victime est arrivée avec Constance. Il s'agit encore d'un monsieur élégant, un certain **Henri de Lagrange**. Il s'est présenté à moi sous ce nom. Constance se prénomme **Suzanne** pour lui. Il a l'air d'être de ce type d'hommes qui chassent les demoiselles sans cervelle. Il s'est autorisé des sous-entendus déplacés à mon égard. Aujourd'hui, ils se sont promenés tous les deux sur les falaises. Mais je n'en ai cure ! La nouvelle que Firmin m'a annoncée il y a une semaine a littéralement bouleversé ma vie ! Firmin veut m'emmener aux États-Unis d'Amérique ! Il a tout préparé et m'a demandé si je voulais le suivre ! Oh que oui ! Quitter la pension Saint-Sauveur et partir pour le nouveau continent ! Quelle aventure ! Il m'a dit qu'il souhaitait accomplir sa part dans la petite affaire malgré ses réticences à tuer un homme mais qu'une fois ceci fait, il voulait quitter la France et que je l'accompagne. Firmin ne souhaite pas attendre et m'a déclaré que nous partirions dans la nuit, dès son forfait accompli, laissant là théâtralement notre passé. J'ai évidemment accepté avec enthousiasme. Je n'ai à vrai dire pas grand-chose qui me retienne à la pension. Toute la semaine, j'ai essayé de me préparer à ce nouveau départ en essayant de cacher le plus possible mon excitation. Je me suis rendue à Fécamp pour retirer de la banque tout l'argent que j'ai économisé depuis le début de la petite affaire. On m'a remis cinq bons au porteur d'une valeur de **5 000 francs** chacun. L'employé de la banque m'a bien expliqué qu'ils n'étaient pas nominatifs et qu'une personne les trouvant ou me le volant pourrait retirer la somme dans n'importe quel établissement. Quelle excitation ! Toute ma fortune dans de si petits bouts de papier !

Aujourd'hui, lors de notre dernière balade près des falaises, Firmin m'a montré notre billet de bateau pour la traversée de l'Atlantique. Excitée comme une folle, je perdis tout contrôle de moi et l'embrassai fougueusement ! Puis il me confia le billet et me demanda de me tenir prête. Dès que possible, il viendrait frapper à ma porte.

J'ai donc passé ma soirée à préparer ma valise. J'ai pris toutes les affaires dont j'avais besoin sans trop me charger comme Firmin me l'a demandé. Nous aurions à marcher un moment avant de prendre une automobile, m'a-t-il dit. Entre autre, je décidai d'abandonner le pistolet, souvenir de Rupert, pour couper le lien que j'avais avec mon passé. Oh Rupert, je te dois tellement ! Tu me disais souvent que la vie n'est qu'une succession d'aventures à prendre à bras le corps. De là où tu es, tu dois être fier de moi ! Je ne t'oublierai jamais. Grâce à toi, et à mon Firmin, je vais recommencer une nouvelle vie... passionnante...

Tard dans la soirée, on frappe à ma porte. Mon cœur bat la chamade. Je prends ma valise d'une main et j'ouvre la porte. Mais ce n'est pas Firmin ! C'est Monsieur Pillon. Il a l'air inquiet et me fait signe de le suivre. Je le fais attendre quelques instants et je pose ma valise, mon imperméable et mon parapluie sur le lit de ma bientôt ex-chambre. Je le suis sur le palier...

## **Ce que je pense de...**

🔗 **Madame Pillon<sup>1</sup> (Germaine)** : « Une femme sérieuse qui tient sa pension de main de maître. Jamais une faute de goût. Elle est parfois un peu sèche et autoritaire surtout avec sa petite-fille Émilie. »

🔗 **Monsieur Pillon (Bernard)** : « C'est le fils de Madame Pillon. Il est muet et un peu simple. C'est l'homme à tout faire de la maison. Depuis que j'ai tué Thérèse, il me regarde bizarrement. Je ne sais pas trop si c'est de l'admiration ou du reproche, mais il me fait un peu peur. »

---

<sup>1</sup> La dénomination que j'utilise habituellement, suivie entre parenthèses, du reste du nom complet. Je les vouvoie tous, à part Firmin que je tutoie en cachette depuis une semaine...

🔪 **Mademoiselle Émilie (Pillon):** « La petite fille que Madame Pillon a recueillie. Elle est gentille comme tout. L'innocence même. »

🔪 **Madame Louise (Bazin, Madeleine de son vrai prénom, mais tout le monde l'appelle Louise):** « La blanchisseuse. Elle semble encore triste malgré mes tentatives de réconfort. Il faut que je lui fasse comprendre qu'il y a une vie après le veuvage. »

🔪 **Monsieur Pinson (André):** « Le truand par excellence. Une vraie classe se dégage de lui bien que parfois je le trouve trop grossier. Il n'est pas pensionnaire permanent de la pension. Il vient juste pour préparer ou exécuter la petite affaire. »

🔪 **Monsieur Albert (Duchemin):** « Un écrivain vivant depuis longtemps à la pension. Il cherche l'inspiration, sans succès d'après lui. C'est un homme charmant. »

🔪 **Monsieur Édouard (Lefèvre):** « Premier pensionnaire, il vit chez Madame Pillon depuis neuf ans ! Pour le moins, ce n'est pas un aventurier dans l'âme ! C'est cependant un homme charmant et bien élevé. »

🔪 **Madame (Constance Lisieux):** « Qui eut cru qu'il puisse y avoir une fille de joie sous le toit de Madame Pillon ? Une catin. Vulgaire et prétentieuse. Je ne perds jamais une occasion de la remettre à sa place et j'essaie d'en tenir Mademoiselle Émilie à l'écart. Attention, pendant les petites affaires, elle utilise souvent une fausse identité. Monsieur Pinson nous a mis en garde, nous devons l'appeler Madame... »

🔪 **Firmin (Taupier):** « Mon Firmin. Un peintre doux et rêveur. Un pensionnaire depuis longtemps aussi. Il m'a enfin proposé quelque chose d'excitant ! Partir en Amérique ! Il me dit qu'il a tout prévu... »

🔪 **Monsieur de Lagrange (Henri):** « C'est la victime de ce soir. Un séducteur. Du moins le croit-il... Il est arrivé la veille avec Constance qui se fait appeler pour l'occasion Suzanne. Leurs ébats m'ont empêchée de dormir convenablement. Qu'il en profite, c'est bientôt fini pour lui... »

### **Ce que je suis...**

🔪 Une femme de haute tenue. Bien habillée et distinguée.

🔪 Une aventurière dans l'âme, mais depuis trop longtemps la pensionnaire de la chambre 8.

🔪 Amoureuse de Firmin, il faut bien l'admettre...

### **Ce que je veux...**

🔪 Aujourd'hui ? Partir avec Firmin aux États-Unis d'Amérique ! Je suis prête à tout si on essaie de se mettre en travers de mon bonheur !

🔪 Avant ça, je voulais protéger mademoiselle Émilie de l'influence de Constance Lisieux.

🔪 Et aussi apaiser les tourments de madame Louise.

🔪 Et aussi comprendre pourquoi Bernard me regarde bizarrement.

🔪 En général ? Vivre toutes les aventures, élucider tous les mystères !

### **Ce que je porte...**

Je suis prête à partir pour un long voyage, avec l'homme que j'aime. Je suis habillée très soigneusement, maquillée et porte un chapeau, des gants, etc.

### ***Où se trouvent...***

- ℳ La clef de ma chambre, la numéro 8, est sur moi.
- ℳ Ma valise est faite sur mon lit, dans la chambre 8.
- ℳ Les bons au porteur sont dans la doublure de mon imperméable sur mon lit, dans la chambre 8.
- ℳ Le revolver de Rupert et des balles sont dans le tiroir de la table de nuit de la chambre 8.
- ℳ Dans ce même tiroir, je laisse des photos de Rupert, je n'en ai plus besoin... Je ne l'oublierai jamais, mais ma vie va changer...
- ℳ Les billets du transatlantique pour l'Amérique sont dans ma valise.
- ℳ Firmin a pris des photos de moi, je pense qu'il les a avec lui (à fournir à l'organisateur, photos sobres, élégantes, numériques en sépia si possible.)

### ***Ce que je sais faire...***

- ℳ Me bagarrer (1) encore un souvenir de Ruppert, qui m'avait appris à mettre quelques coups bien placés.
- ℳ Bricoler. De mes années de mariage avec Rupert, j'ai gardé un certain goût pour le bricolage. Je sais réparer des petits objets, changer un fusible, remplacer un carreau cassé et tout un tas d'autres choses. J'ai même quelques connaissances en électricité et en chimie. (concrètement, demande à l'organisateur lorsque tu veux l'utiliser)

### ***Ce que je dis souvent...***

- ℳ La vie est trop courte, mon cher ami. Il est dommage de ne pas tenter de la rendre excitante !
- ℳ N'essayez pas vos charmes sur moi, je ne suis plus une jeune fille...
- ℳ Quelle aventure !